

Hasard et Histoire Chance and History

Thierry MARTIN

Logiques de l'agir - EA 2274

Université Bourgogne Franche-Comté

Abstract

In Western philosophical tradition the place of chance in the history of human societies is either seen as a characteristic way of existence, and thus history is reduced to a form of chaos solely dependent on individual or collective passions and interests, or is put aside by reason of fatalism or necessitarianism, dependent on providence or a higher order acting behind the visible contingency of historical events. This article will show that such indecision between the two points of view comes from an inadequate definition of the notion of chance, and will discuss the works of the philosopher Augustin Cournot (1801-1877) in reconciling historical determinism and contingency of historical events.

Keywords: chance, history, Cournot

要旨

西洋哲学の伝統において、人間社会の出来事における偶然性の位置づけは曖昧であり、ある時は、出来事は、個人的あるいは集団的な、目まぐるしく変化するような情念や利益に無秩序に還元されるので特徴的な存在様式として示されるのだが、またある時は、出来事は、歴史的出来事の仮象の偶然性の背後に、強力な神の摂理や神の秩序を援用しつつも、宿命論つまり必然論が有利に働くことを否定する。本論は、こうした曖昧さが偶然性という概念について不十分な定義を有していること、およびオーギュスタン・クールノー(1801-1877)という哲学者の教義を分析し、歴史的決定論と歴史的出来事の偶然性とを調停させることを示すものである。

キーワード：出来事、偶然性、クールノー

Introduction

On oppose traditionnellement* la régularité des phénomènes naturels, qui rend possible, au moins en droit, une description complète de leurs propriétés sous forme de lois, et le désordre de l'histoire humaine, livrée aux passions et aux intérêts individuels, soumise aux aléas des circonstances plus ou moins accidentelles dans lesquelles ont lieu les événements.

Face à cette opposition, deux attitudes sont généralement envisagées :

- 1° prendre acte du désordre et de l'absurdité de l'histoire humaine,
- 2° dénoncer cette représentation comme une simple illusion, due au fait qu'on ne fait porter son attention que sur la surface des choses, sur la succession des événements politiques, sans prendre en compte les forces qui, plus profondément, orientent le mouvement de l'histoire et peuvent l'expliquer. Il s'agit d'invoquer un ordre caché sous le désordre seulement apparent des événements.

Dans le premier cas, on accorde au hasard une place majeure dans l'histoire des sociétés humaines, dans le second on en réduit l'influence à une action qui ne porte que sur les détails, voire on en nie toute intervention. Nous sommes ainsi face à deux attitudes extrêmes, et la question se pose de savoir si l'on peut éviter de tomber dans l'un ou l'autre de ces excès : a) abandonner l'histoire au règne du hasard et s'interdire alors toute possibilité d'en comprendre le mouvement, b) nier toute intervention du hasard dans le cours de l'histoire et prendre le risque du fatalisme ou du nécessitarisme. Et cette question engage la signification et la portée ontologique reconnues à la notion de hasard, notre réflexion portant non pas sur la réalité historique elle-même, mais sur la représentation de cette réalité. Conjointement, la question se pose de savoir si la relation entre histoire et hasard ne prend sens qu'au niveau de l'histoire des sociétés humaines, ou si on peut, plus profondément, penser le rôle du hasard, non pas seulement dans l'histoire humaine, mais comme constitutif de toute historicité, par exemple dans l'évolution biologique ou dans l'évolution de l'univers.

I – La réduction de l’histoire aux caprices du hasard

Pour illustrer la représentation de l’histoire humaine comme lieu du désordre, soumis au hasard et aux aléas de l’existence humaine, on évoque souvent la formule de Shakespeare selon laquelle l’histoire est un récit dit par un idiot, ou encore celle de Pascal selon laquelle si le nez de Cléopâtre avait été plus court, la face du monde entier en eût été changée.

Mais replacées dans leur contexte, ces formules délivrent un sens différent, leur objet ne portant pas directement sur l’histoire humaine.

Ainsi la *Pensée* de Pascal n° 162 (1963 : 405), “le nez de Cléopâtre, s’il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé”, est complétée par les deux suivantes :

- 1° *Pensées*, n° 163 (1963 : 405) : “Vanité. La cause et les effets de l’amour. Cléopâtre”.
- 2° Et *Pensées*, n° 163 bis (1963 : 405) : “Rien ne montre mieux la vanité des hommes que de considérer quelle cause et quels effets de l’amour, car tout l’univers en est changé. Le nez de Cléopâtre”.

Si on relie ensemble ces formules, on voit clairement que Pascal ne vise pas ici à assigner une place au hasard dans le déroulement de l’histoire, mais à souligner la vanité du comportement humain soumis aux passions, et principalement à la passion amoureuse.

On peut en dire autant de la *Pensée* n° 176 :

Cromwell allait ravager toute la chrétienté ; la famille royale était perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère. Rome même allait trembler sous lui. Mais ce gravier s’étant mis là, il est mort, sa famille abaissée, tout en paix, et le roi rétabli.

(Pascal [1670] 1963 : 410)

Là encore, ce n’est pas l’intelligibilité de l’histoire ou la nature de la causalité historique qui est interrogée, mais la vanité des décisions et de l’ambition

humaines qui est dénoncée, l'irrationalité du mouvement historique n'en est qu'une conséquence.

Le même constat peut être fait à propos de la formule du *Macbeth* de Shakespeare :

La vie n'est qu'une ombre qui passe ; c'est le pauvre comédien qui s'agite et se démène une heure sur la scène, et qu'ensuite on ne revoit plus ; c'est une histoire contée par un idiot, avec grand bruit et grand fracas, et qui n'a aucun sens.

(Shakespeare [1605] 1843 : 221)

C'est ici l'insignifiance des actions humaines et la vanité de notre condition qui sont soulignées. Il ne s'agit pas d'une réflexion sur l'histoire des sociétés humaines ou sur son intelligibilité, mais plus largement sur la condition humaine, et son point d'application est d'abord l'existence individuelle.

En réalité, les réflexions philosophiques ou épistémologiques sur l'histoire humaine se sont plutôt préoccupées d'y retrouver un ordre, voire un sens ou un mouvement, qui permette d'en rendre raison ou d'en procurer l'intelligibilité, en évacuant ou neutralisant l'influence du hasard.

II – La réduction de la place du hasard dans l'histoire

On peut distinguer deux façons différentes d'effectuer cette réduction de la place du hasard dans l'histoire : une forme forte qui nie toute intervention du hasard et une forme faible qui en réduit le poids à un rôle insignifiant.

1° Selon ce qu'on peut appeler la forme forte, l'histoire est soumise à un ordre nécessaire, qui ne laisse aucune place au hasard.

C'est une telle réduction qui s'exprime dans le fatalisme historique, pensant l'histoire comme la réalisation d'un ordre transcendant, expressive des desseins de

Dieu, qui nous demeurent inconnaisables. Bossuet écrit ainsi au chapitre VII du *Discours sur l'histoire universelle* :

... ce long enchaînement des causes particulières qui font et défont les empires dépend des ordres secrets de la divine providence. Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes ; il a tous les cœurs en sa main : tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride ; et par là il remue tout le genre humain. [...] C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte tout concourt à la même fin ; et c'est faute d'entendre le tout, que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

(Bossuet 1681 : 558)

Le hasard n'est pensé ici que comme le produit de notre ignorance des causes qui déterminent le mouvement historique. Pourquoi une telle représentation ? C'est qu'il s'agit de sauver le mouvement de l'histoire de l'absurde et du désordre ; autrement dit de donner un sens à l'histoire.

Une seconde variante de cette forme forte de réduction de la place du hasard dans l'histoire est l'affirmation d'un nécessitarisme ou d'un déterminisme universel : l'état actuel du monde, dans l'ensemble de ses composants, naturels et sociaux, est le résultat des lois immuables qui s'y exercent strictement et solidairement, de telle sorte que chaque composant est rigoureusement déterminé dans sa place comme dans son mouvement par le jeu de ces lois qui forment système. C'est en quelque sorte, l'application à l'histoire du déterminisme laplacien :

Nous devons envisager l'état présent de l'univers comme l'effet de son état antérieur, et comme la cause de celui qui va suivre. Une intelligence qui pour un instant donné connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait

dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome : rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, serait présent à ses yeux.

(Laplace [1814] 1986 : 32)

Cependant, outre que cette intelligence supérieure est une fiction, l'intelligence humaine et les connaissances dont elle bénéficie étant limitées – ce qui contraint les sciences à recourir au calcul des probabilités, comme le précise Laplace lui-même –, l'application de l'hypothèse d'un déterminisme intégral et universel se heurte rapidement à l'irréductible singularité des situations et des événements historiques.

2° Sans nier que le hasard joue un rôle dans l'histoire, les grandes philosophies de l'histoire s'efforcent de rendre raison du mouvement de l'histoire, par exemple en y voyant l'œuvre d'une finalité naturelle, comme le fait Kant en affirmant, dans *l'Idée d'une histoire universelle du point de vue cosmopolitique*, que l'insociable sociabilité des hommes, inscrite dans la nature humaine, est le moyen par lequel la Providence rend possible la coexistence des libertés et le progrès de la culture¹, ou encore en y voyant l'action de la raison, la réalisation de l'esprit, comme le pense Hegel.

La réalité objective du hasard n'est pas niée ici, mais son influence sur le cours des événements s'inscrit dans un mouvement d'ensemble qui le dépasse et l'intègre, pour produire un ordre où la portée de son intervention joue finalement un rôle négligeable.

III – La reconnaissance du rôle du hasard dans l'histoire

On doit distinguer des précédentes philosophies de l'histoire, les différentes formes d'explication historique, à savoir celles qui ne visent pas à donner une représentation globale de l'histoire, mais qui s'efforcent de rendre compte de tel ou tel phénomène historique en cherchant à mettre en évidence les causes, conditions, facteurs qui déterminent ses propriétés. Tel est le travail des historiens. Mais justement, dans la mesure où ils ne se préoccupent pas de fournir une interprétation d'ensemble du mouvement historique, ils ne visent pas non plus, généralement, à penser le rôle du hasard dans l'histoire, même s'ils peuvent repérer ici ou là l'intervention de circonstances fortuites, pour en mesurer les effets.

On peut cependant aller plus loin et remarquer que la place du hasard dans l'histoire a pu faire l'objet d'analyses se refusant d'un côté à en nier ou réduire l'importance, de l'autre à en hypertrophier le poids. Penser le rôle du hasard dans les comportements humains peut définir cette branche de la théorie des jeux qui prend pour objet l'analyse mathématique de nos décisions en situation d'incertitude. Or, il est possible d'appliquer cette théorie à l'histoire politique pour penser ou décrire la place du hasard dans les stratégies, qu'elles soient effectivement mises en œuvre ou seulement programmées. C'est ce que fit Marc Barbut à propos de la façon dont Machiavel intègre la dimension aléatoire à son analyse de la stratégie politique et militaire (Barbut 2000 : 43-56).

Il s'agit ici, en quelque sorte, de jouer avec le hasard. Mais on peut aussi vouloir, plus directement, déduire ou induire l'intervention du hasard de l'étude des faits historiques. Il est des historiens contemporains qui se sont ainsi efforcés de penser le rôle du hasard dans l'histoire.

1° Georges-Henri Bousquet, professeur de droit à la Faculté de droit de l'Université d'Alger, auteur de nombreuses études sur l'économie libérale, sur la civilisation berbère et sur l'Islam, soulève cette question dans l'article "Le hasard. Son rôle dans l'histoire des sociétés" (1967 : 419-428). Il appuie son analyse sur une représentation que l'on peut dire subjectiviste et relativiste du hasard :

Nous nommerons hasard le fait que des événements *isolés* sont dus à des causes si nombreuses et complexes qu'il est impossible de les prévoir, et traiterons surtout de ceux qui nous intéressent par leurs conséquences historiques.

(Bousquet 1967 : 419)

Mais, justement, une telle définition peut être considérée comme insuffisante : d'une part la complexité – dont la définition n'est pas si aisée – est un symptôme possible du hasard, mais ne saurait le qualifier nécessairement ; qu'il suffise ici de penser aux jeux de hasard. D'autre part, l'imprévisibilité est un effet possible d'une situation de hasard, mais ne s'y identifie pas. En effet, un événement peut être aléatoire et prévisible ; on peut même dire que la mesure de la prévisibilité d'un événement aléatoire est l'une des fonctions du calcul des probabilités.

Si Bousquet décrit une série d'exemples, ce qu'il pointe par ces exemples, ce n'est pas le caractère aléatoire de l'événement, mais la disproportion entre la petitesse d'un événement déclencheur et l'importance de ses conséquences. Ainsi en est-il du vote de l'amendement Wallon, adopté par l'Assemblée nationale française le 30 janvier 1875 par 853 voix contre 852, amendement qui instaure le régime républicain en France². Ce résultat serait dû au fait, indique Bousquet, "qu'un membre âgé de l'Assemblée, et royaliste, avait été obligé de s'absenter, un instant, pour une raison très naturelle" (1967 : 424). Mais il est clair qu'on ne peut pas sérieusement parler ici de hasard concernant l'adoption du régime républicain en conséquence du vote de l'amendement Wallon, ce que signale, d'ailleurs, le fait qu'il soit certes adopté à une seule voix de majorité, en première lecture (353 contre 352), mais à une bien plus large majorité en deuxième lecture (413 contre 248). La formule "petite cause, grands effets" ne peut suffire à définir le hasard, et Bousquet le sait bien, pensant cette disproportion entre la petitesse d'un événement déclencheur et l'importance de ses conséquences par analogie avec les phénomènes d'équilibre instable, comme celui de la 'surfusion' :

On sait qu'une étendue d'eau peut demeurer longtemps à l'état liquide, bien qu'au-dessous de 0 degré centigrade, à condition de n'être en rien troublée ; mais, que l'on jette un caillou dans une pièce d'eau qui se trouve en état de surfusion et, en un clin d'œil, toute la surface se congèlera.

(Bousquet 1967 : 423)

Au bout du compte, il n'y a pas ici de situation aléatoire.

2° L'historien belge, spécialiste de l'histoire de la Belgique et du Congo aux XIX^e et XX^e siècles, est aussi connu pour avoir écrit l'ouvrage *Vertiges de l'historien. Les histoires au risque du hasard* (1998). L'ouvrage est surtout une présentation de nombreux exemples visant à illustrer la place de l'incertitude dans l'histoire humaine. Mais, là encore, l'analyse de l'auteur est guidée par une définition subjectiviste du hasard, le hasard étant pensé comme l'expression de notre ignorance des causes réelles de l'événement :

... quand, envisageant le passé, parle-t-on communément de hasard ? La réponse est assez évidente : c'est lorsqu'on rencontre un événement qui

n'obéit à aucune logique, dont l'explication échappe, qui était à la fois imprévu et imprévisible et que cet événement nous frappe.

(Stengers 1998 : 22)

A nouveau, il faut reconnaître que le hasard ne peut être rigoureusement défini par l'imprévisibilité, pas plus qu'il ne peut l'être par l'inexpliqué.

Il est sans doute plus pertinent de se dispenser d'une réflexion sur le contenu de la notion de hasard, et de s'en tenir à admettre la réalité des lacunes de la connaissance historiques, pour montrer, comme le fait l'historien Guy Thuillier (2002), comment le raisonnement probabiliste peut être efficacement mobilisé dans l'effort pour rendre compte du mouvement de l'histoire. Mais si l'on veut dépasser cette position seulement subjectiviste, pour interroger la réalité du hasard et son rôle dans l'histoire, il faut en passer par une analyse conceptuelle de l'historicité d'une part, de la fortuité de l'autre. C'est un tel projet qui, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, anime la pensée du philosophe, mathématicien et économiste Antoine-Augustin Cournot (1801-1877). Cournot est, en effet, connu pour sa doctrine du hasard, solidaire de la théorie mathématique des probabilités, doctrine qui fonde sa conception probabiliste de la connaissance. Mais la pensée probabiliste de Cournot ne se déploie pas seulement dans le champ de la philosophie de la connaissance ; elle s'exerce également dans sa philosophie de l'histoire, doctrine originale s'efforçant de tenir ensemble l'effort d'intelligibilité du mouvement historique par l'étude de ses causes déterminantes et l'intervention du fortuit.

IV – Hasard et histoire selon Cournot

A. L'histoire comme mode d'existence du hasard

Cournot n'utilise pas le terme d'historicité, mais sa conception de l'histoire déborde largement le cadre de l'existence temporelle des sociétés humaines pour s'appliquer également aux phénomènes naturels, et il s'efforce d'identifier ce qui dans le mode d'existence d'un phénomène permet de le définir comme historique. C'est donc bien l'historicité, le caractère historique d'un processus que Cournot cherche à penser derrière le terme d'histoire.

L'historicité, pour Cournot, renvoie sans doute à un mode d'existence temporelle, mais ne se réduit pas à la temporalité, et ne se définit même pas proprement par la

temporalité ; elle peut être définie comme cette modalité particulière de liaison entre les phénomènes qui ne se réduit ni à une simple succession d'événements indépendants les uns des autres, ni à un enchaînement nécessaire de phénomènes exprimable sous forme de loi. Elle occupe ainsi une position intermédiaire entre un ordre nécessaire et une succession aléatoire.

Il écrit ainsi :

S'il n'y a pas d'histoire proprement dite là où tous les événements dérivent nécessairement et régulièrement les uns des autres, en vertu des lois constantes par lesquelles le système est régi, et sans concours accidentel d'influences étrangères au système que la théorie embrasse, il n'y a pas non plus d'histoire, dans le vrai sens du mot, pour une suite d'événements qui seraient sans aucune liaison entre eux.

(Cournot 1975 : 369)

Une succession purement chronologique ne peut constituer un développement historique, car les différents états ou événements qui la composent sont seulement juxtaposés dans une extériorité réciproque, et non reliés les uns aux autres. Et Cournot illustre ce type de succession par l'exemple des loteries où, chaque tirage formant une épreuve indépendante d'événements équiprobables, les résultats s'offrent de manière aléatoire, donc selon un ordre indéterminé et indifférent. Pour que cette succession soit historique, il faut que l'on ait affaire, non à une simple succession d'états ou d'événements, mais à un enchaînement ordonné, autrement dit à un ensemble de liens de détermination entre les événements ou les faits. Mais, inversement, si les événements successifs étaient entièrement déterminés, si le déterminisme qui les relie était intégral, leur succession se réduirait au déploiement des conséquences impliquées par la loi qui les commande. La suite des événements serait déjà contenue dans la loi, que le temps ne ferait qu'actualiser. Par conséquent, le caractère d'historicité s'appliquera à des événements qui sont à la fois ordonnés, car liés entre eux par des relations de détermination, et non nécessaires, donc non réductibles à un déterminisme strict. L'historicité implique donc une part de hasard, ou pour parler comme Cournot, une part de fortuité.

Le concept cournotien de hasard ne véhicule pas une signification subjectiviste ; il ne désigne ni une déficience de la connaissance – l’ignorance où nous serions des causes des phénomènes³ – ni l’absence de cause, mais une situation objective : le produit de la conjonction accidentelle de faits ou de séries de faits indépendants les uns des autres, cette conjonction étant elle-même accidentelle ou fortuite à des degrés variables :

L’idée de hasard est l’idée d’une rencontre entre des faits rationnellement indépendants les uns des autres, rencontre qui n’est elle-même qu’un pur fait, auquel on ne peut assigner de loi ni de raison.

(Cournot 1982 : 62)

Le hasard cournotien est généralement pensé à partir de l’idée de rencontre entre séries causales indépendantes. Il faut toutefois préciser que cette conception d’un hasard objectif n’implique nullement l’existence effective des séries linéaires de causes indépendantes susceptibles de se croiser. Il ne s’agit là que d’une représentation simplificatrice et commode, comme l’indique Cournot lui-même. Il définit en effet ces séries causales comme des “faisceaux de lignes concurrentes par lesquels *l’imagination se représente* les liens qui enchaînent les événements” (Cournot 1975 : 34). En fait, c’est moins l’idée de séries causales, que celle d’indépendance rationnelle qui est au cœur de la conception cournotienne du hasard. Des faits ou des événements sont “rationnellement indépendants” dès lors que tout en étant chacun le produit d’une pluralité de causes déterminantes, celles-ci ne sont pas liées entre elles de manière nécessaire. Il n’y a pas de raison, dira Cournot, pour que ces causes se conjuguent ; autrement dit, on ne peut rendre raison de leur conjonction à partir d’un principe qui impliquerait sa nécessité.

Enfin, cette indépendance peut fort bien n’être que relative. En effet, il n’est pas besoin de postuler l’existence d’une indépendance absolue entre les causes d’un événement, pour pouvoir affirmer sa fortuité. Il suffit d’admettre que leur conjonction n’est pas nécessaire, donc qu’elles ne sont pas fonction l’une de l’autre. Autrement dit, si tous les phénomènes sont liés, ils ne sont pas pour autant rigoureusement solidaires. Ils forment, dit Cournot, “un réseau dont toutes les parties adhèrent entre elles, mais non de la même manière, ni au même degré” (*Ibid.* : 81).

En définitive, la relation essentielle existant entre le hasard et l'historicité signifie que seul le possible peut être historique, non le nécessaire.

B. La connaissance historique

En conséquence, puisque l'historicité d'un fait ou d'un événement se caractérise par l'absence de nécessité, puisqu'un fait historique suppose une part de contingence, on ne peut l'expliquer par des lois, et il faut mobiliser des faits observés, qui ne peuvent être déduits de lois générales, mais seulement constatés. Et c'est là ce qui caractérise comme telle la connaissance historique.

Ainsi conçue, la connaissance historique n'est pas réservée au seul historien, elle est une modalité de la connaissance qui trouve sa place y compris dans le champ des sciences exactes (*Ibid* : 360) ; la connaissance scientifique intégrant donc deux modes de connaissance distincts, d'une part la connaissance théorique, c'est-à-dire la connaissance rationnelle du système de lois régissant un phénomène ou un groupe de phénomènes, et de l'autre la connaissance historique, connaissance des faits d'observation ne pouvant se comprendre qu'à partir de faits qui leur sont antérieurs, et non grâce à une analyse rationnelle permettant de les déduire.

Cournot illustre cette distinction sur un exemple astronomique :

Le système planétaire, en y comprenant les comètes dont le retour périodique est constaté, fait l'objet d'une théorie si perfectionnée, que nous pouvons calculer les actions que tous les corps qui le composent exercent les uns sur les autres, de manière à prédire l'avenir et à remonter dans le passé sans le secours des documents historiques. Mais supposons qu'une comète ait dans des temps reculés traversé ce système, en apportant dans les mouvements des corps qui le constituent un trouble sensible, et qu'ensuite elle se soit dissipée dans les espaces célestes, ou que, sans se dissiper, elle se soit soustraite pour toujours à nos regards et à l'influence du système planétaire en décrivant une courbe hyperbolique : ni la théorie ni l'observation de l'état actuel du système planétaire ne pourront nous apprendre quand et comment une telle perturbation a eu lieu, ni même nous faire soupçonner l'intervention de cette cause perturbatrice ; et tous les calculs que nous pourrions faire

relativement à des époques antérieures à celle où la perturbation a eu lieu, seront, à notre insu, en l'absence de renseignements historiques, entachés d'erreurs inévitables.

(Cournot 1982 : 360)

Au regard du système planétaire, le mouvement de la comète, quoique rigoureusement déterminé, constitue une perturbation à la fois externe et fortuite par rapport à ses lois de fonctionnement, et ne peut donc en être déduit. Il relève, en ce sens de la connaissance historique. À propos de ce type de perturbations, Cournot écrit :

Ce sont ces influences externes, irrégulières et fortuites, qu'il faut considérer comme entrant dans la connaissance à titre de données historiques, par opposition avec ce qui est pour nous le résultat régulier des lois permanentes et de la constitution du système.

(*Ibid.* : 360)

La nécessité de la connaissance historique, comme modalité de la connaissance scientifique est une conséquence de la conception objectiviste du hasard que développe Cournot. En effet, la connaissance de l'état actuel du monde, même supposée complète, rend sans doute possible une prévision probabiliste de l'avenir, mais bute en sens inverse sur des faits qu'elle doit constater sans pouvoir en rendre raison.

Cournot illustre cette thèse dans son ouvrage de 1875 par un exemple emprunté à la théorie de la chaleur. Lorsqu'un globe métallique, d'abord inégalement échauffé en divers points de sa masse, se refroidit lentement, la température de la totalité de sa masse tend à s'homogénéiser et équivaloir celle du milieu extérieur, si bien que, note Cournot :

... si on observe actuellement le corps arrivé, soit à l'état final, soit à l'état pénultième, on aura beau connaître les lois de propagation et de déperdition de la chaleur, ainsi que le coefficient de conductibilité du corps, il ne restera dans l'état actuel aucune trace sensible de l'état initial ; et en ce sens le présent cessera d'être "gros du passé".

(Cournot 1979 : 38)

Il y a ici complémentarité entre connaissance théorique et connaissance historique.

La nécessité pour la connaissance scientifique de recourir à la donnée historique repose ainsi sur l'impossibilité de remonter de la connaissance de l'état final d'un système à celle de ses conditions initiales. C'est ce qui fait dire à Cournot que "quelque bizarre que l'assertion puisse paraître au premier coup d'œil, la raison est plus apte à connaître scientifiquement l'avenir que le passé" (1975 : 358). La connaissance théorique s'incorpore nécessairement des éléments relevant de ce que Cournot appelle la donnée historique, dont la théorie ne peut rendre raison. Par exemple, si le refroidissement du globe métallique préalablement échauffé s'achève à tel degré déterminé, c'est parce que la température de sa masse fait équilibre avec celle du milieu extérieur. Or cette température tient sans doute à la structure et aux dimensions du système solaire, lesquelles, demeurant stables, assurent la constance de cette température. Mais si la connaissance théorique des rapports de masse et de distance des planètes permet bien de définir les conditions de stabilité du système planétaire, en revanche l'existence même de cette stabilité, la réalisation effective de ces conditions, constituent un fait dont on ne peut rendre raison en l'absence d'une connaissance des phases antérieures du système (*Ibid.* : 366).

On peut encore illustrer cette distinction entre connaissance théorique et connaissance historique, par l'opposition entre *loi* et *fait*, ou entre ce qui est *nécessaire* et ce qui est *accidentel*. Cournot écrit ainsi dans *Matérialisme* :

En général dans tous les phénomènes s'observe le contraste de la *loi* et du *fait*, de ce qui est *essentiel* ou *nécessaire* en vertu d'une loi (comme par exemple, l'aplatissement vers les pôles d'un globe fluide qui tourne sur lui-même et dont toutes les molécules s'attirent), et de ce qui résulte *accidentellement* ou *fortuitement* de certaines dispositions initiales ou de certaines rencontres dont nous n'admettons pas la nécessité en vertu d'une loi ; quoique dans chacune des séries qui se rencontrent fortuitement, parce qu'elles sont indépendantes les unes des autres, chaque fait soit nécessairement lié aux faits antécédents dans sa propre série, et complètement déterminé par ses antécédents.

(Cournot 1979 : 41)

Or, c'est cette même distinction, reprise jusque dans sa formulation, qui fonde la représentation de l'histoire des sociétés humaines proposée par Cournot, et en conséquence aussi sa philosophie de l'histoire, laquelle repose également, précise-t-il, sur "la distinction du nécessaire et du fortuit, de l'essentiel et de l'accidentel" (Cournot 1973 : 12).

Cette représentation de l'histoire caractérise notamment, dans les premières pages des *Considérations*, l'histoire des sciences, que Cournot définit, comme il l'avait fait précédemment, par contraste d'avec deux hypothèses extrêmes fictives, celle d'un développement purement fortuit et accidentel où, les découvertes se succédant au hasard, l'on n'aurait affaire qu'à des annales, et celle d'un développement intégralement nécessaire, au moins quant à son ordre, chaque découverte impliquant la suivante, donnant lieu alors à de simples tables chronologiques, ou encore à des gazettes :

Si les découvertes dans les sciences pouvaient indifféremment se succéder dans un ordre quelconque, les sciences auraient des annales sans avoir d'histoire : car, la prééminence de l'histoire sur les simples annales consiste à offrir un fil conducteur, à la faveur duquel on saisit certaines tendances générales, qui n'excluent pas les caprices du hasard dans les accidents de détail, mais qui prévalent à la longue, parce qu'elles résultent de la nature des choses en ce qu'elle a de permanent et d'essentiel. Dans l'autre hypothèse extrême, où une découverte devrait nécessairement en amener une autre, et celle-ci une troisième, suivant un ordre logiquement déterminé, il n'y aurait pas non plus, à proprement parler, d'histoire des sciences, mais seulement une table chronologique des découvertes : toute la part du hasard se réduisant à agrandir ou à resserrer les intervalles d'une découverte à l'autre.

(*Ibid.* : 13)

Cependant, cette représentation de l'histoire est différente de la précédente, et va au-delà de la simple affirmation d'un mixte d'ordre et de hasard qui caractérisait l'historicité. En effet, l'ordre des déterminations enchaînant les phénomènes se lit, précise Cournot (*Ibid.* : 13), dans "certaines tendances générales qui n'excluent pas les caprices du hasard dans les accidents de détail". Cournot parlera également d'allure générale pour désigner le mouvement historique.

L'effort d'intelligibilité ne consistera plus ici à faire le partage entre connaissance historique et connaissance théorique, entre faits et lois, mais à distinguer, à l'intérieur des faits, ceux qui ne tiennent qu'à des circonstances fortuites de ceux qui s'expliquent par des causes profondes permettant d'en rendre compte, *id est* à manifester, sous les accidents de détail, les tendances générales qui les intègrent et les déterminent.

Appliquée à l'évolution des sociétés humaines, la connaissance historique se prolonge par une philosophie de l'histoire, qui n'a pas seulement pour but d'identifier les causes des faits historiques, mais surtout de les ordonner, de les hiérarchiser pour discerner parmi ces causes celles qui sont déterminantes, et les distinguer des causes annexes, dont l'influence ne s'exerce que sur des aspects particuliers et secondaires de l'événement. Il s'agit alors de distinguer, derrière la multitude des événements et accidents de détail, les tendances générales, les causes profondes qui commandent le mouvement historique.

Cournot distingue ainsi une histoire événementielle, essentiellement politique, attentive aux détails et aux circonstances fortuites, et une philosophie de l'histoire se proposant d'apercevoir, sous les causes immédiates des événements, les conditions déterminantes et persistantes qui rendent raison du fait historique. La philosophie de l'histoire se désintéresse du récit des événements politiques et militaires, qui n'est au fond que de "la biographie sur une plus grande échelle, la biographie d'un peuple ou celle du genre humain" (*Ibid.* : 3), pour considérer ces conditions conjoncturelles ou structurelles constituant, dans le langage de Cournot, "des résistances passives, des conditions de structure et de forme qui prévalent à la longue" (*Ibid.* : 15) sur les causes particulières et rendent *raison* des événements. Elles forment ce que le *Traité* appelait des "faits généraux", ou encore des "faits dominants" (1982 : 488). Les faits historiques seront ainsi ordonnés selon le degré de généralité et selon la permanence dont fait preuve leur pouvoir de détermination. On devra donc distinguer, parmi les faits historiques, des faits généraux d'un côté et des accidents de détails de l'autre. Ou plutôt il s'agira de penser l'histoire comme une stratification de niveaux de généralité hiérarchisés. Ainsi, écrit Cournot :

... la philosophie de l'histoire a essentiellement pour objet de discerner dans l'ensemble des événements historiques des faits généraux,

dominants, qui en forment comme la charpente ou l'ossature ; de montrer comment à ces faits généraux et de premier ordre s'en subordonnent d'autres, et ainsi de suite jusqu'aux faits de détail.

(*Ibid.* : 489)

Mais alors, tout en reconnaissant au hasard une place irréductible dans le mouvement historique, la philosophie cournotienne de l'histoire s'en détourne pour faire porter son attention justement sur ces faits qui tiennent le moins à des conditions fortuites.

Conclusion

L'analyse de la relation entre hasard et histoire telle qu'elle est développée par Cournot permet, nous semble-t-il, d'échapper à deux illusions déformantes, celle consistant à nier toute place au hasard dans le cours de l'histoire pour la réduire à un développement nécessaire, dont la forme la plus classique est une conception providentialiste de l'histoire, celle d'un désordre historique par essence inintelligible. Pour autant, le but de l'historien, comme du philosophe, n'est pas de concentrer son regard sur la dimension fortuite du mouvement historique, mais de l'intégrer dans l'analyse de ses causes et conditions déterminantes. Il n'y a pas de tension entre une reconnaissance de la place du hasard dans l'histoire, et le regard porté vers ce qui, dans l'histoire, joue un rôle déterminant et non fortuit, mais une différence de niveaux d'intervention, celui de l'être et celui du connaître : le constat de la réalité objective du fortuit dans le développement historique est compatible avec l'effort d'intelligibilité se proposant d'explicitier les facteurs de détermination des faits historiques.

* Ce texte est la version écrite d'une conférence prononcée le 8 décembre 2014 à l'occasion du 7^e séminaire de l'Institute of Comparative Research for Human and Social Sciences de l'Université de Tsukuba, organisé par le Professeur Saburo Aoki.

¹ «Le moyen dont se sert la nature pour mener à son terme le développement de toutes ses dispositions est leur antagonisme dans la société, dans la mesure où cet antagonisme finira pourtant par être la cause d'un ordre réglé par des lois. J'entends ici par antagonisme l'insociable sociabilité des hommes, c'est-à-dire leur penchant à entrer en société, lié toutefois à une opposition générale qui menace sans cesse de dissoudre cette société. [...] Or, c'est cette opposition qui éveille toutes les forces de l'homme, qui le porte à vaincre son penchant à la paresse, et fait que, poussé par l'appétit des honneurs, de la domination et de la possession, il se taille une place parmi ses compagnons qu'il ne peut *souffrir* mais dont il ne peut *se passer*. Ainsi vont les

premiers véritables progrès de la rudesse à la culture, laquelle repose à proprement parler sur la valeur sociale de l'homme; ainsi tous les talents sont peu à peu développés, le goût formé..." (Kant 1999 : 15-16).

² Le texte de l'amendement Wallon est le suivant : "Le président de la République est élu à la majorité absolue des suffrages par le Sénat et la Chambre des députés réunis en Assemblée nationale. Il est nommé pour sept ans ; il est rééligible".

³ Cournot l'affirme explicitement contre Hume et Laplace ; cf. Cournot ([1843] 1984 : 45) et ([1851] 1975 : 36).

Bibliographie

- BARBUT Marc (2000). Machiavel et la praxéologie mathématique. In : MARTIN Thierry (éd.). *Mathématique et action politique. Études d'histoire et de philosophie des mathématiques sociales*. Paris : INED (Classiques de l'économie et de la population. Études et enquêtes historiques).
- BOSSUET Jaques-Bénigne (1681). *Discours sur l'histoire universelle*, Paris : Mabre-Cramoisy.
- BOUSQUET Georges-Henri (1967). Le hasard. Son rôle dans l'histoire des sociétés, *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol 22, n° 2.
- COURNOT Antoine-Augustin (1973). *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes*, Paris : Hachette [1872] ; réédition Paris : Vrin.
- COURNOT Antoine-Augustin (1975). *Essai sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique*, Paris : Hachette [1851] ; réédition Paris : Vrin.
- COURNOT Antoine-Augustin (1979). *Matérialisme, vitalisme, rationalisme*, Paris : Hachette [1875] ; réédition Paris : Vrin.
- COURNOT Antoine-Augustin (1982). *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire*, Paris : Hachette [1861] ; réédition Paris : Vrin.
- COURNOT Antoine-Augustin (1984). *Exposition de la théorie des chances et des probabilités*, Paris : Hachette [1843] ; réédition Paris : Vrin.
- KANT Immanuel (1999). *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique* [1784], traduction de Jean-Michel Muglioni, Paris : Bordas.
- LAPLACE Pierre Simon (1986). *Essai philosophique sur les probabilités* (1814), rééd. Paris : Christian Bourgeois.
- PASCAL Blaise (1963). *Les Pensées* [1670], In : BRUNSCHVICG Léon (ed.). *Pensées et Opuscules*. Paris : Hachette.

- SHAKESPEARE William (1843). *Macbeth* [1605], In : *Œuvres complètes*, traduction de Benjamin Laroche. Paris : Gosselin, tome II.
- STENGERS Jean (1998). *Vertiges de l'historien. Les histoires au risque du hasard*. Paris : Les empêcheurs de penser en rond.
- THUILLIER Guy (2002). *L'historien et le probabilisme*. Paris : Comité pour l'histoire économique et financière.